

## La Première Classe

En 1918, un Américain ami de la France, M. Donald Harper, instituait un prix littéraire pour récompenser une œuvre qui formerait le pendant du célèbre conte d'Alphonse Daudet: La Dernière Classe, et qui aurait pour sujet la première classe faite par un Français en Alsace reconquise. Le Comité France-Amérique, chargé de juger le concours institué à cet effet, a décerné le premier prix à M. Clément Charoux, habitant de l'île Maurice. C'est aux Annales qu'il a réservé le plaisir et l'honneur de publier ce récit émouvant et qui atteste la survivance de notre culture dans cette ancienne colonie. On sait, d'ailleurs, que, récemment encore, les Mauriciens ont exprimé le vœu de redevenir Français:

### A LA MÉMOIRE D'ALPHONSE DAUDET.

A grandes enjambées, car je craignais d'être en retard, je me dirigeai vers l'école communale. J'avais revêtu pour la circonstance ma meilleure tunique, laquelle ne se ressentait que trop d'un séjour prolongé aux tranchées. Je portais, avec quelque fierté, ma croix de guerre et un tout petit bout de ruban rouge. Des bandes de pansement soigneusement renouvelées transformaient mon bras gauche en une sorte de poupon sanglé dans ses langes.

Pourquoi le cacherais-je? J'étais ému. Après quarante-huit ans, quarante-huit siècles d'oppression et de misères, le drapeau français remplaçait définitivement les aigles prussiennes sur le sol d'Alsace. Après quarante-huit ans, je me souvenais, comme d'un fait d'hier, de la classe émouvante que nous fit M. Hamel dans cette même école où j'allais rentrer; je me revois, bambin de huit ans, assis au second rang des pupitres, et j'entends encore la voix frémissante du vieux maître annoncer tristement:

—Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français.

Que devint-il, ce "nouveau maître"? Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais connu. Le lendemain même, mon père nous emmenait; nous quitions l'Alsace, désormais allemande.

Engagé volontaire au début de la guerre, après une longue carrière d'instituteur en Normandie, c'est à l'âge de cinquante-six ans qu'il m'était donné de rentrer, comme capitaine, à la tête d'une valeureuse compagnie de chasseurs, dans ce cher village où j'avais vu le jour... Et, par une délicate attention des autorités, je suis désigné pour remplacer, dès aujourd'hui, l'instituteur allemand qui, depuis huit jours, a disparu sans demander son reste.

Me revoilà donc dans cette salle basse où rien n'est changé. Les poutres du plafond sont peut-être un peu plus noires, l'aspect général est le même; les mêmes tables tailladées d'inscriptions, les mêmes bancs vernis par l'usage, et, par la fenêtre ouverte, le même paysage barré au loin par la Sarre...

A mon entrée, tout le monde s'était levé. Pour compléter l'illusion, au fond de la salle, derrière les écoliers, nombre de villageois avaient pris place, comme autrefois. Ce n'étaient plus le vieux Hauser, l'ancien maire Offmann, le vieux facteur: trop d'années avaient passé. Ou peut-être étaient-ce eux, tout à coup surgis pour fêter la France revenue. C'étaient, en tout cas, les mêmes visages parcheminés, le même vieux tricorne et, prodige dans un coin, un vieillard tenait de ses mains tremblantes un abécédaire rongé aux coins...

Sur les bancs les plus rapprochés de la chaire, les mêmes petits aux cheveux drus ou emmêlés, aux faces rieuses barbouillées de soleil, aux doigts tachés d'encre, s'efforçant de se tenir bien droits... Comme autrefois, c'est un instituteur français qui va faire la classe. La première classe! Un maître vêtu non plus de la belle redingote verte, du jabot plissé fin et de la culotte de

soie brodée de M. Hamel, mais d'un bleu horizon, sali et déteint, beau quand même—j'en avais conscience!—parce que, çà et là, brûlé de poudre et taché de sang.

Tout le monde était debout. Je sentais bien qu'il fallait leur dire "quelque chose." Du reste, j'avais préparé un petit discours "pas trop mal tourné." Mais, à cet instant solennel, une seule phrase nette et claire se précisait dans ma mémoire:

—Va vite à ta place, mon petit Franz, nous allons commencer sans toi...

Dans mes plus beaux rêves de revanche, je n'avais jamais songé qu'au "petit Franz" reviendrait un jour l'honneur de faire, dans cette même école d'Alsace, après quarante-huit ans! la première leçon de français.

Je raffermis ma voix et je commençai: —Mes chers enfants, après un demi-siècle de souffrances et de persécutions, le "jour de gloire" est arrivé. La France, rayonnante de bonheur, retrouve ses deux filles bien-aimées...

Machinalement, mes regards se portèrent sur le tableau, et j'y vis, tracée en grosses lettres droites et un peu tremblées, comme de la main même de notre maître disparu, la dernière parole écrite par M. Hamel en terminant sa dernière classe: "Vive la France!"

A la crispation qui me prit à la gorge, je sentis que je ne pourrais plus proférer un mot, sans pleurer. Je saisis la craie et, sous le cri de victoire et d'amour, j'écrivis en lettres grosses, mais rendues maladrottes par l'émotion:

### HONNEUR—PATRIE

Comme pour saluer la noble devise des soldats de France, les mots prestigieux tissés dans la soie, au cœur même de nos drapeaux, une allègre, une merveilleuse sonnerie de clairons éclata au détour de la rue. Je me retournai, ayant fini d'écrire. Ils virent bien que je ne pourrais plus rien dire, et une formidable clameur, poussée comme d'une seule poitrine, s'éleva, un vivat où passait toute l'âme de l'Alsace!

Soudain, une idée me vint, impérieuse, irrésistible: j'allais offrir, j'allais présenter la France à ces vieillards enfin témoins de la revanche, à ces enfants dont j'aurai charge de faire des hommes et des citoyens et à qui je ne saurais donner une plus belle leçon de courage, de fierté et d'abnégation que celle écrite aux plus de nos étendards.

Un mot, un ordre, un commandement bref—l'officier commandant comprit tout de suite—et c'est la France, la France tout entière, avec ses victorieuses cohortes et ses morts immortels, avec ses héros et ses martyrs, la France puissante et magnanime, la France du droit et de la liberté, qui entre dans cette salle commune. Et comme un prêtre offre son Dieu aux foules prosternées, hélas! de mon seul bras valide, déchiqueté, haillonneux, brûlé aux souffles de la fournaise, mais radieux, étincelant, resplendissant, je leur présente le drapeau.

Ivres d'émotion et de bonheur, les vétérans de l'autre guerre, les petits qui raconteront plus tard leur première classe, viennent à lui et pieusement, ployant le genou, rendant un hommage suprême à la gloire des Poilus vainqueurs et au sacrifice des victimes, un à un ils baissent, avec des sanglots dans la gorge, la soie usée de l'étendard, la chair meurtrie et palpitante, la chair de la France vivante, enfin retrouvée.

### CLEMENT CHAROUX.

(Dessins de Hans Becker.)

### LA MUNICIPALITÉ ET LES FERRY-BOATS

Une forte délégation d'habitants d'Alger se sont présentés à la réunion du Conseil Municipal mardi soir et ont annoncé qu'ils étaient tous en faveur que la ville devienne propriétaire des ferry-boats faisant le trajet d'une rive à l'autre du Mississipi.

L'on croit que le service des ferrys plus efficaces et moins coûteux.

La plupart des catacombes de Rome sont aujourd'hui éclairées à l'électricité.

## LA BONNE MOISSON

—Ouf!... Cette fois, mes enfants, si Dieu nous permet d'engranger à temps ces beaux épis-là, nous l'aurons, le quartaut à la gerbe!

—Comme l'année du miracle...

—Vous allez nous conter ça, Francis, quand on se sera rafraîchi le gosier d'une bonne rasade de piquepout.

—Vous conter?... Bah! vous penserez encore que je radote... Pourtant, je la tiens de mon défunt aïeul, cette authentique légende que lui-même avait recueillie de la bouche de ses anciens. Et je vous jure qu'il n'eût point fait bon se truffer de lui, quand il la redisait, à la veillée...

Midi flambe sur la vaste plaine où les blés couchés font des coulées d'or pâle. Midi chante par la voix des cloches, dont les angélus se répondent d'une paroisse à l'autre. Mais les cigales se sont tuées, pâmées de chaleur. Et l'on n'entend plus, dans les champs aveuglés de lumière et haletants sous le silence embrasé, que le grêle carillon d'une pierre noire aiguisant en cadence le tranchant de quelque faux.

Les rudes faucheurs, debout depuis l'aube, vont goûter la trêve méridienne, à l'ombre d'un bouquet de chênes où leur repas les attend avec la fraîcheur.

Ils essuient la sueur de leur front, ils écoutent, comme en rêve, Francis évocant le miracle de la bonne moisson:

—Donc, un jour, le Bon Dieu se mit en tête de venir errer parmi les hommes. "Saint Pierre, dit-il à son porteclé, je m'en vais faire un tour à travers mon beau pays de Gascogne. Je ne sais quand j'en reviendrai. Mais tout va bien, pour l'instant, sur terre: les mongettes ont germé, les patates sont en fleurs, le froment prépare ses épis, la vigne ne réclame qu'un peu de soleil. Tu veilleras donc sur tout cela. Tandis que j'irai, mon pain querant, par le royaume des mortels, tu gouverneras en mon nom."

Et le Bon Dieu s'en alla...

Comme il descendait l'escalier des nuages, saint Pierre, en hochant la tête, le regardait s'éloigner. "Seigneur, Seigneur, grommelait-il dans sa grande barbe, vous allez voir, certes, force mauvaises têtes! Vos diables de Gascons ne vous reconnaîtront pas et se feront encore plus méchants qu'ils ne sont. Que n'ai-je pu vous précéder sur les chemins de ces mécréants, afin de les disposer à vous mieux recevoir! Enfin, l'on ne peut être partout à la fois et je dois songer que le gouvernement des choses célestes aussi bien qu'humaines repose sur mes faibles épaules. Soit! Aussi bien, depuis ma lointaine jeunesse, je sais ce que trimer veut dire.

En vérité, jamais l'on n'avait vu, comme ce printemps, la chaufferette du soleil et l'arrosoir de la pluie faire à propos leur office. Les paysans n'en croyaient pas leurs yeux de ne plus avoir à guetter ces maudits brouillards du matin qui fripent sournoisement le satin des jeunes bourgeois et ces redoutables ouragans du soir qui ravinent les champs et fracassent les pousses neuves. Les ruisseaux étaient si clairs que toutes les fleurs voulaient s'y mirer à la fois et leurs eaux chantaient si joliment, au long des prairies, que les ménagères accouraient en foule et par plaisir afin d'y lessiver leur linge. Les avoines devinrent folles, le froment poussa des tiges hautes comme des roseaux, les ceps s'étiraient ainsi que les lianes d'une forêt vierge. Et les récents proclamaient que, sous aucun régime, ou n'avait connu pareilles récoltes.

Cependant, le bon saint Pierre était tout près de succomber à la tâche. Tant de soucis et de soins le sollicitaient dans le même temps qu'il en oublia de faire fleurir le blé.

Quand le Bon Dieu fut remonté au Paradis, il se pencha sur son balcon doré et, d'un coup d'œil, inspecta notre terre.

—Est-ce ainsi, s'écria-t-il, que tu t'es acquitté de ta mission! Regarde: le blé n'a pas fleuri! Les bœufs auront de la paille à broyer entre leurs mâchoires. Mais il n'y aura point de pain pour les hommes.

## NECROLOGIE

CLAVÉRIE—M. Pascal Claverie, époux de Frances Hourie, et père de Mme A. Di Trapani, est mort mercredi, le 28 septembre 1921, à l'âge de 87 ans. Il était natif de France et habitait la Nouvelle-Orléans depuis 55 ans.

ROBIN—M. Victor Robin, époux de Jeanne Dudoit, est mort vendredi, 30 septembre 1921, à l'âge de 66 ans et 2 mois.

### UN AUTRE BRAVE EST INHUMÉ

Jeudi dernier ont eu lieu les funérailles et l'inhumation des dépouilles mortelles du soldat Donald Bradburn, fils de M. et de Mme Bradburn, de notre ville.

Le jeune Bradburn, qui faisait partie d'un bataillon de mitrailleurs, est mort de ses blessures le 21 octobre 1918 en France, blessures qu'il avait reçues lors de l'offensive américaine à St. Mihiel.

Feu Bradburn était frère de MM. les docteurs W. P. et Muir Bradburn, bien connus à la Nouvelle-Orléans.

### LES BELLES RUES

Un de nos lecteurs nous disait:

Ne serait-il pas préférable de paver une rue toute entière que de l'arranger comme font les autorités municipales en ce moment dans certains quartiers de la ville?

A ce je voudrais lui répondre: Quand un pneumatique de votre automobile éclate, la chose la plus sensible à faire est d'acheter un nouveau pneu plutôt que de passer votre temps à le refaire vulcaniser tout le temps et n'en être jamais sûr. La ville pourrait, par exemple, et devrait, pour bien faire, repaver tout un carré s'il se trouve, admettons, plus de dix mauvais trous.

L'avenue Carrollton est un exemple frappant de l'inefficacité de la "vulcanisation" de rues. Cette avenue, entièrement réparée dernièrement, a des places où non seulement on casse des ressorts, mais aussi où de bons crânes se font à moitié démolir contre de très bonnes capotes d'automobiles.

Si l'on doit dépenser de l'argent pour faire arranger les rues, que cela serve à quelque chose que l'on ne doit pas refaire tous les six semaines pour que cela soit convenable.

Tremblant et contrit, saint Pierre, à genoux, se frappait la poitrine.

—Allons! fit le Bon Dieu, ne te désolles pas ainsi. Je vais réparer cela. Mais il faut que je retourne parmi mes pauvres créatures. Seulement, cette fois, tu m'accompagneras...

Ils descendirent ensemble sur la terre des hommes et se mirent à cheminer de conserve par les campagnes qu'illuminaient l'été.

Tout le monde s'activait aux moissons.

—Eh! bien, braves gens, disait en passant le Bon Dieu, fameuse récolte, n'est-ce pas?

—Oh! que dites-vous là! Bien médiocre, au contraire! Nous moissonnons à cause de la paille qui est fort abondante. Mais de grains, point. Le blé a séché sans fleurir...

—Et moi, je vous dis que votre blé donnera un quartaut à la gerbe!

Le Bon Dieu s'en allait ainsi de chaume en chaume, semant des paroles d'espoir. Mais on l'écoutait à peine, et chacun haussait les épaules après son passage.

—Un quartaut par gerbe! Cet inconnu a perdu la raison, ou bien il raille notre misère!

Or, saint Pierre, qui marchait à quelques pas derrière son Maître, se retournait vers les moissonneurs stupéfaits et, portant la main à sa bouche comme pour abriter une suprême confiance, il leur conseillait, à mi-voix:

—Faites-les petites, vos gerbes, faites-les petites!... Car le passant que voilà n'a jamais, jamais menti!...

EDOUARD DULAC,